L'exile comme expérience de la séparation dans le discours littéraire sur l'enfance (Nabokov et Sarraute)

Daniela CĂTĂU-VEREŞ
danielaveres@yahoo.fr
Université "Stefan cel Mare" Suceava (Roumanie)

Abstract: Writing exile recreates the experience of separation from the family or his country with sorrow it implies, while commemorating a lost world that thankfully can be retrieved by the memory. The childhood story implements indeed a self-reconstruction process, like a puzzle, which mobilizes different discursive means in the language rituals specific to each writer. Even fragmented, with no precise linearity or devoid of chronology, the childhood story is a means of escape from the prison that is the time especially for the writer in exile in a foreign country, like Nabokov and Sarraute, but also an opportunity to rebuild the original identity after the cultural shock of coming into contact with a foreign culture to the fragile age of childhood. The recovery of this identity is possible through research and the faithful transcription of memory.

Key-words: exile, Nabokov, Sarraute, speeches, identity, self-reconstruction, melancholy, grief, remembrance, childhood story.

Rien de plus accablant que la situation d'une personne en exile, expulsée ou obligée de vivre hors de sa patrie. Politiquement forcé, de circonstance ou simplement comme départ volontaire de son pays, l'exile est, d'une part, synonyme de malheur, de chagrin, de mélancolie, pour s'avérer être, d'autre part, une voie vers la découverte du monde et de soi, offrant la possibilité de se reconstruire après l'expérience de la séparation. C'est du moins ce qu'on constate chez Vladimir Nabokov[1] et Nathalie Sarraute[2], deux écrivains aux origines russes qui, à travers leur récit d'enfance, retracent à l'âge adulte, chacun à sa manière, les étapes de la re-

[1] Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, trad. Yvonne Davet et Mirèse Akar, Gallimard, Paris, 1991.

[2] Nathalie Sarraute, *Enface*, Gallimard, Paris, 1985.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)

construction de soi après avoir expérimenté le désastre émotionnel de l'exile. Ce qui nous préoccupe essentiellement dans notre analyse, c'est la manière dont ils organisent leur discours censé dévoiler le parcours existentiel, intellectuel et affectif.

La thématique du voyage, de l'exile, voire de l'expérience de la séparation ou de la déception familiale se construit dans *Autres rivages* et dans *Enfance* autour des images mémorielles de capitales culturelles telles que Saint-Pétersbourg ou Paris. En revanche, retracer la construction d'un «moi» ne se fait que dans la perspective d'un geste inachevé, *in progress*[3], d'un déroulement exempt d'une linéarité stricte. D'où un récit au présent continu chez Sarraute, parsemé d'incertitudes, de «blancs» et de points de suspension, ou aux temps du passé chez Nabokov qui n'hésite pas à avouer des défaillances de mémoire.

Ces rituels langagiers sont-ils capables de traduire une certaine identité culturelle de ces deux écrivains? Peut-on parler d'un vocabulaire de l'exile ou d'éléments discursifs propres à cette thématique qui permettent de réconcilier en effet l'autobiographie (vue par Ph. Lejeune comme un contrat de lecture tolérant une part de fictionnalité, d'imagination et d'imprécision) et la rigueur historique? Quels en seraient alors les moyens expressifs et les enjeux? On mesure ainsi la différence entre la réserve discrète de Nathalie Sarraute et la construction d'une image de soi fondée sur «une forme d'art impersonnel et un récit de vie très personnel»[4] chez Nabokov, dont l'imagination représente une forme de mémoire.

1. Le récit d'enfance: la commémoration d'un monde perdu

Il convient d'abord de souligner l'ancrage des deux textes de notre corpus dans la même période de l'histoire (les trois premières décennies du XXe siècle). Correspondant à la victoire des bolchevicks pour Nabokov et à la séparation des parents et l'installation définitive en France, en 1909, pour Nathalie Sarraute, le discours sur l'enfance correspond à une commémoration d'un monde perdu suite à l'exile. La mélancolie, la conscience du vieillissement et du passage du temps, la douleur d'un im-possible retour chez soi seront les mots d'ordre de ces deux récits. Si Nabokov présente l'enfance comme idyllique, tout en l'associant au motif du paradis perdu, Sarraute, elle, situe au cœur du récit l'éloignement de la mère par l'installation de Natacha à Paris auprès de son père et de sa belle-mère. Les blancs typographiques signalent ainsi la présence d'un

[3] Florence Godeau, *Poétiques du récit d'enfance*, PUF, Paris, 2012.
[4] Vladimir Nabokov, *op. cit.*, p. 394.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)

souvenir accablé par des larmes, renforcés par un lexique choisi à cet effet: «grisaille jaunâtre», «sinistre», «petit», «triste» etc.):

«Il me semble que je n'ai fait que pleurer jusqu'à notre arrivée à Paris à la gare du Nord dont la grisaille jaunâtre, l'immense voûte vitrée, ont pour la première fois un air sinistre.»[5]

En effet, chez Sarraute, comme d'ailleurs chez Nabokov, il s'agit bien d'un désir d'écrire le récit d'enfance issu d'un besoin intérieur de plonger dans le souvenir. C'est un geste impulsif plus fort que soi, comme le décrit Sarraute, car l'enfance elle-même «offre un terrain favorable à l'éclosion des tropismes»[6] On notera ainsi un élément essentiel de la poétique discursive sarrautienne, les tropismes, qu'elle définit en 1964 comme «des mouvements indéfinissables à l'intérieur de notre conscience, qui glissent très rapidement à la limite de notre conscience» et qui «sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir.»[7] Ces mouvements indéfinissables, innomés transforment le discours sarrautien sur l'enfance en un récit rétrospectif personnel marqué par la douleur provoquée par l'exile et l'échec familial. Dans *Enfance*, Sarraute reste fidèle à sa poétique discursive dont les traits discursifs seraient l'indétermination des moments, le présent de narration, la discontinuité du souvenir, le dédoublement de la voix narratrice etc.

2. Le désarroi de l'exile: symboles récurrents

Les pensées nabokoviennes sur l'exil sont particulièrement touchantes. Pour renvoyer à cette malheureuse expérience, Nabokov se sert de l'image d'un personnage qui avait en effet marqué son enfance et qui représente l'image du désarroi de l'exile par excellence. Il s'agit de l'ancienne gouvernante, Mademoiselle O, dont la figure revient souvent tout au long du récit d'enfance intitulé de manière suggestive *Autres rivages:* «Mademoiselle pousse comme un cri rauque d'un oiseau perdu le seul mot russe qu'elle ait connu («gdié ?») et qui lui permettait d'exprimer un abîme de détresse, le fait d'être étrangère, naufragée, sans le sou, mal portante, en quête de la terre promise où, enfin, elle serait comprise.»[8] Comme le souligne de manière si poétique Isabelle Poulin, *Autres rivages* est construit sur les «différentes couches d'une enfance-chrysalide d'où

[5] N. Sarraute, *op. cit.*, p.111.

[6] *Cf.* Benoît Auclerc, «Nathalie Sarraute au risque du récit d'enfance», in Florence Godeau, *op. cit.*, p. 35.

[7] N. Sarraute, *L'Ere du soupçon*, Gallimard, Paris, 1956, p.1553.

[8] V. Nabokov, *op. cit.*, p. 662.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)

s'est envolé l'écrivain-papillon»[9] que fut Vladimir Nabokov. Cet envol est synonyme d'exile, expérimenté aussi bien par l'écrivain, en tant que sujet autobiographique, avec son départ de Russie en 1917, que par sa doublure constante que fut l'ancienne gouvernante devenue un «vieux cygne».

Si pour Sarraute, l'écriture du récit d'enfance signifie laisser se produire le geste impulsif, plus fort que soi, propre aux «tropismes», dont le fruit est perceptible à travers les mouvements indéfinissables et innomés de l'identité mémorielle, avoisinant l'autofiction, pour Nabokov, décrire l'exile signifie lutter contre l'oubli et la souffrance produits par ce malheureux événement. Il met ainsi en œuvre le projet de réaliser le récit de l'enfance perdue, fondé sur une esthétique du détail nourrie par l'imagination comme forme de mémoire. Il s'agit d'un mélange d'éléments empruntés à la réalité vécue à l'âge de l'innocence, de commentaires didactiques et érudits d'un professeur de littérature enseignant à Harvard dans les années 1940 ou de commentaires fictifs d'œuvres fictives écrites par des écrivains fictifs, tel le célèbre chapitre XVI d'*Autres rivages*, qui n'est autre chose qu'un «dispositif piégé», un commentaires ludique et sérieux à la fois d'un écrivain dédoublé en son propre critique. Comme l'affirme Nabokov, son récit sur l'enfance est «la preuve concluante que j'avais bien existé»[10]. Or, cette évidence ne devient-elle, par le geste même de la formulation, l'objet d'un soupçon[11], comme se demande Florence Godeau dans son analyse sur la vérité autobiographique chez Nabokov ? Et pourtant les pouvoirs de l'auteur comme créateur d'art sont illimités.

Si le symbole nabokovien de l'exile est Mademoiselle O, figure presque omniprésente dans *Autres rivages*¸ chez Sarraute, le titre même du livre, *Enfance*, renvoie à un creux, à une place restée vide, voire à un «effet d'anonymat»[12] . On lit le récit sarrautien d'une enfance et non pas de «mon» enfance, ce qui atteste par ailleurs le refus tranchant de l'écriture introspective, voire la démarche autobiographique, propres aux récits d'enfance traditionnels. Bien plus, pour renforcer l'effet d'anonymat, Sarraute confère à son récit une forme dialogique et théâtrale organisée autour des deux instances énonciatrices. Le «moi» autobiographique est en effet divisé entre une instance narrative et une instance critique. Cette dernière instance constitue un double «neutre» qui pourrait renvoyer à deux réalités distinctes: un dédoublement du sujet écrivant ou une projection du

[9] Isabelle Poulain, «Vladimir Nabokov et les visions extraordinaires de l'entre-deux», in Florence Godeau, *op. cit.*, p. 28.

[10] Vladimir Nabokov, *op. cit.*, p.13.

[11] *Cf*. Florence Godeau, *op. cit.*, p. 42.

[12] *Idem*.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)

lecteur idéal. Tout est bien mis en scène pour souligner la douleur, la souffrance provoquées par l'exile ou l'expérience de la séparation qui laisse derrière le vide affectif et émotionnel. Le symbole par excellence de ce creux est l'image du coussin percé par l'enfant à l'aide des ciseaux. Ne comportant pas de date, ce premier épisode du récit d'enfance parle de la révolte intime et constitue par ailleurs une «*autopsie* symbolique»[13]. A l'image des ciseaux qui incisent le coussin, l'écrivain incise le corps douloureux du souvenir d'enfance pour apaiser la souffrance intime de l'enfant victime innocente d'un exile de circonstance, suite à la séparation de ses parents. La violence du geste de l'enfant face au coussin exprime tout à fait la révolte intime de l'écrivain face à un destin injustement privatif.

A ces symboles récurrents du récit d'enfance nabokovien et sarrautien, représentés par Mademoiselle O et le coussin fendu, s'ajoute un troisième, la perspective temporelle de l'écoulement. Si pour Nabokov l'enfance est la seule réalité crédible racontée au passé, chez Sarraute on a affaire à un présent discursif contant qui traduit l'évitement volontaire de la chronologie historique. Cette perspective temporelle différente devient chez ces deux écrivains la marque définitive de l'écriture. Préférant le passé, Nabokov assure le franchissement du seuil entre l'heureux hier et le désolant aujourd'hui moyennant une voix empreinte de lyrisme et d'émotion. Des bribes du passé, véritables éclats d'un miroir disparu sous le coup intransigeant du passage irrémédiable du temps, se réunissent telles les pièces d'un puzzle, pour reconstruire l'image de l'enfance à jamais perdue. On cite ici l'émouvant passage sur l'été 1909 à Biarritz, projetant au cœur du récit l'image symbolique d'une jeune fille en chapeau de paille, figure emblématique d'une jeunesse irrémédiablement disparue:

«Ces feuilles se confondent dans mon souvenirs avec le cuir de ses souliers et de ses gants, et il y avait, je m'en souviens, un détail dans son costume (peut-être un ruban sur son béret, ou le dessin de ses bas) qui me rappela la spirale arc-en-ciel sur une bille de verre. J'ai l'impression de tenir encore ce ruban irisé sans savoir où le placer au juste.»[14]

L'écart temporel est particulièrement sensible chez Sarraute, dont le discours est parsemé d'éléments identitaires autobiographiques empreint de nostalgie et de regret. La remémoration du passé se fait, curieusement, par l'emploi du présent nécessaire aux commentaires réalisé par le double de la voix narratrice. Ce présent narratif propre aux «tropismes» et renforcé par des blancs typographiques devient ainsi la marque de l'écriture du récit d'enfance chez Sarraute, tout en produisant un effet d'uniformisation temporelle. Si Nabokov est un maître incontesté du marquage de la

[13] *Ibid*., p. 43.
[14] V. Nabokov, *op. cit.*, p.193.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)

distance temporelle par l'emploi du passé narratif propre à la mélancolie de la fuite du temps, Sarraute présente la séparation définitive d'avec un passé marqué par la déception familiale en recourant au présent comme moyen de reconstruction subjective d'un «moi» dont l'exhumation s'avère être particulièrement difficile.

Parallèlement aux éléments discursifs évoqués comme symboles du récit d'enfance, on rajoute la propension de ces deux écrivains à transformer en mythe certains éléments de décor propres à leur passé russe. C'est une autre forme de lutte contre l'oubli que d'évoquer la Russie merveilleuse d'un passé parfait. Les intérieurs chaleureux et opulents des demeures russes, où Natacha avait séjourné avant 1909, animés par un père arrivant les bras remplis de cadeaux, les bulbes multicolores des églises orthodoxes, l'indescriptible blancheur douce de la neige omniprésente dans les souvenirs de Nabokov, ainsi que les paysages inoubliables des parcs ancestraux, tout ceci produit un effet d'adoucissement, voire d'émerveillement sur la conscience mémorielle des voix narratives, qui s'opposent fortement à la vie occidentale à Paris sous une nouvelle identité, celle d'exilé.

3. Le jeu comme marque d'un éternel retour à l'enfance perdue par l'exile

Ecrire le récit d'enfance pourrait avoir à l'origine le désir de fuir un présent inconvenable. Le retour vers le passé signifie en effet le refus du présent. C'est bien le cas de Nabokov et de Sarraute, qui, à l'âge adulte, en tant qu'exilés dans un pays d'emprunt, cherchent à retrouver l'enfance. Quoi de plus simple que de parler du jeu et des loisirs des enfants qu'ils furent autrefois ?

Chez Sarraute, le jeu, comme moyen ludique d'échapper au présent, renvoie à des formes tout à fait banales et pourtant empreintes d'une nostalgie accablante. Le manège, la poupée «parlante», l'imitation de modèles idéalisés (les parents, chez Nabokov, la maîtresse d'école chez Sarraute), la chasse aux papillons notamment chez Nabokov constituent l'univers ludique enfantin de ces deux écrivains. Loin d'être pourtant le symbole d'une croyance en l'éternel retour à l'enfance, comme l'on pourrait bien croire, l'évocation du manège dans *Enfance* correspondrait en effet à une malheureuse occasion de revivre le sentiment d'impuissance de la fille à rivaliser avec d'autres enfants et à subir des critiques frustrantes de la part des adultes. En revanche, Natacha vaincra ce sentiment fort de dévalorisation de soi en plongeant dans l'univers préféré par elle qui était l'école, où elle joue à la maîtresse.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)

Dans le récit d'enfance nabokovien, le jeu revêt plutôt des formes d'action en solitaire, à un fort caractère prémonitoire, annonçant semble-t-il le futur écrivain. Le jeu des échecs ou la chasse aux papillons symbolisent en effet la vraie passion à laquelle, adulte, Nabokov consacrera une bonne partie de sa vie. L'évocation des jeux d'enfance représente tout simplement, pour les deux écrivains qui nous préoccupent, une manière de réintégrer le pays de l'enfance, le rêve, dans le but de lutter contre l'oubli destructeur d'identité.

En guise de conclusion, on notera que le récit d'enfance met en œuvre un processus de reconstruction de soi, à l'image d'un puzzle, qui mobilise des moyens discursifs différents, selon les «rituels langagiers»[15] propres à chaque écrivain. Même fragmentaire, sans linéarité précise, voire dépourvu de toute chronologie, le récit d'enfance est un moyen d'évasion de la prison que représente le temps surtout pour l'écrivain exilé dans un pays étranger, à l'image de Nabokov et de Sarraute, mais aussi une possibilité de se reconstruire l'identité d'origine après le choc culturel produit par l'entrée en contact avec une société étrangère à l'âge fragile de l'enfance. La récupération de cette identité est possible par la recherche et la transcription fidèle du souvenir.

Bibliographie

Auclerc, Benoît, «Nathalie Sarraute au risque du récit d'enfance», in Florence Godeau, *Poétiques du récit d'enfance*, PUF, Paris, 2012.

Charaudeau, Patrick, «Langue, discours et identité culturelle», document consultable sur www.cairn.info, téléchargé le 16.03.2015.

Godeau, Florence, *Poétiques du récit d'enfance*, PUF, Paris, 2012.

Nabokov, Vladimir, *Autres rivages*, trad. Yvonne Davet et Mirèse Akar, Gallimard, Paris, 1991.

Poulain, Isabelle, «Vladimir Nabokov et les visions extraordinaires de l'entre-deux», in Florence Godeau, *Poétiques du récit d'enfance*, PUF, Paris, 2012.

Sarraute, Nathalie, *Enface*, Gallimard, Paris, 1985.

Sarraute, Nathalie, *L'Ere du soupçon*, Gallimard, Paris, 1956.

[15] Le syntagme appartient à Patrick Charaudeau, «Langue, discours et identité culturelle», document consultable sur www.cairn.info, téléchargé le 16.03.2015.

BDD-A20784 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:52:50 UTC)